

Éléments pour une éducation raciale (1)

Que faut-il entendre par « race » ?

Qu'entend-on par « race » ? Voici certaines des définitions les plus connues : « La race est une unité vivante d'individus de la même origine qui ont les mêmes caractéristiques corporelles et spirituelles » (Woltmann) ; « C'est un groupe humain qui se distingue de tout autre groupe humain par une réunion spécifique de caractères somatiques et de propriétés psychiques qui se montre toujours semblable à elle-même » (Günther) ; « C'est un type héréditaire » (Topinard) ; « C'est une souche définie par des groupes d'hommes qui ont le même génotype (c'est-à-dire les mêmes caractères héréditaires) et non d'hommes qui ont la même forme extérieure » (Lenz, Fischer) ; « C'est un groupe défini non par la possession de tel ou tel caractère spirituel ou corporel mais par le style qui s'y manifeste » (Claus).

Nous n'avons pas pris ces définitions au hasard. Chacune marque une progression qui correspond à celle qui a eu lieu ces dernières décennies dans la théorie de la race. À l'origine la race se résumait à un concept anthropologique. Or l'anthropologie a perdu son sens ancien et étymologique d'« étude de l'homme » dans son ensemble pour revêtir celui d'une science naturelle particulière qui étudie l'homme sous l'angle des caractéristiques qui font de lui une espèce naturelle parmi d'autres.

Au début le concept de race était donc purement naturaliste et descriptif : de même que les différentes espèces animales et végétales étaient décrites dans leur évidente inégalité, ainsi les êtres humains étaient distribués dans des catégories distinctes essentiellement selon leurs caractères physiques et somatiques. Par conséquent le critère était purement « statistique » et quantitatif : la race était définie par les caractères communs à la majorité des individus.

Les premières recherches anthropologiques s'arrêtaient aux éléments morphologiques les plus évidents : la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, la stature, les traits du visage, les proportions, la conformation crânienne. L'introduction de la mensuration constitua un premier progrès : on calcula en chiffres les proportions du corps, on mesura les indices crâniens et les angles faciaux. Les techniques descriptives cherchèrent ainsi à devenir « positives » par des méthodes numériques. Ensuite la psychologie fut mise à contribution : on essaya d'identifier les qualités héréditaires qui correspondaient ou étaient présumées correspondre aux divers groupes humains.

La première anthropologie avait aussi considéré l'hérédité : une fois que les différences morphologiques entre les êtres humains furent observées, il parut naturel de conclure à la persistance de ces différences

chez leurs ancêtres comme chez leurs descendants. Néanmoins l'élément « hérédité » ne revêtait une importance particulière que dans l'anthropologie récente, qui est déjà proche du racisme au sens strict. D'où les définitions de Topinard, de Lenz et de Fischer que nous avons mentionnées plus haut. Dans le racisme moderne la théorie de l'hérédité est fondamentale. Il y est affirmé, contrairement aux conceptions qui avaient cours dans l'ancienne anthropologie, que ce qui doit être attribué en propre à une race, ce ne sont pas tous les caractères ou les qualités qui se rencontrent dans un groupe humain donné mais uniquement ceux qui peuvent être transmis héréditairement.

Ce n'est pas tout. Après avoir constaté un certain nombre de modifications extérieures (aussi appelées paravariations) qu'un type donné peut subir pour diverses raisons, sans toutefois qu'elles soient transmises héréditairement, on formula la distinction fondamentale entre le génotype et son phénotype. Le « gène » est pour ainsi dire une potentialité : c'est la force qui produit un type ou une série de types, qui peut varier dans certaines limites bien déterminées. La forme extérieure (extérieure dans un sens général, car la théorie de l'hérédité appliquée à l'homme considère non seulement les caractères morphologiques, physiques mais aussi les qualités psychiques), qui, de naissance en naissance, dérive du génotype peut en effet varier et peut apparemment s'éloigner du type originel normal au point de devenir méconnaissable. Cette forme extérieure s'appelle le phénotype. Chez les espèces naturelles on a pu constater que les modifications relatives au phénotype n'affectent pas l'essence. Sous l'influence de phénomènes qui sont extérieurs au phénotype (qu'ils soient subjectifs ou du milieu), la potentialité du génotype se comporte quasiment comme une substance élastique : elle semble perdre, dans certaines limites, sa forme propre mais elle la reprend, aussitôt que cesse le stimulus, dans les types auxquels elle donne naissance dans les générations suivantes. Un exemple typique nous en est donné par le monde végétal : la primevère produit à température normale des fleurs rouges, alors qu'elle en produit des blanches dans un milieu surchauffé. Une de ces plantes est mise en serre et, si les graines sont transplantées de nouveau dans un milieu surchauffé, il en sortira, dans la série des nouvelles plantes, des fleurs blanches. Mais si, après un certain temps, une graine de ces plantes est semée dans un milieu qui est à température normale, une plante à fleurs rouges réapparaîtra, identique à son ancêtre. La variation du phénotype n'est donc pas essentielle mais transitoire et illusoire. La potentialité reste intacte, conforme au type originel.

Ce qui est héréditaire et, selon les conceptions les plus récentes, « racial », ce ne sont pas les formes extérieures en elles-mêmes mais les potentialités, les manières constantes de réagir à des diverses circonstances, d'une manière éventuellement différente mais toujours en conformité avec certaines lois.

C'est là le fondement de la conception actuelle de la race. Avec la définition susmentionnée de Clauss, le fondateur de la psycho-anthropologie, nous progressons vers une certaine « spiritualisation » de ce que l'on appelle le génotype : l'essence de la race est recherchée dans un « style », dans une manière d'être. La race devient ici une sorte de « ligne » constante qui s'exprime non seulement dans les caractères

physiques, c'est-à-dire dans la race du corps, mais aussi dans la manière d'utiliser certaines qualités ou caractères psychiques, comme nous le verrons de plus près ultérieurement. C'est ce style, lui-même héréditaire, qui définit un groupe donné d'individus qui, par rapport à d'autres groupes qui ont un style différent, constitue une race.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

La signification profonde du racisme

Si nous avons ainsi résumé le sens qu'a pris le concept de « race » dans les recherches modernes, nous n'avons toujours pas dépassé le domaine des définitions abstraites, comme nous devons le faire pour préciser ce que la race doit représenter concrètement aujourd'hui pour l'individu et, par conséquent, ce que la conscience raciale doit véritablement signifier. C'est là le point fondamental. Pour le traiter, il importe de se référer à l'expérience directe.

L'expression courante d'« homme racé » ne date pas d'hier. En règle générale, elle renvoyait à un concept aristocratique. De la masse des individus ordinaires et médiocres se détachent des êtres « racés », c'est-à-dire des êtres supérieurs, « nobles ». Cette noblesse, cependant – il est bon de le rappeler – n'impliquait pas nécessairement le blason : cette impression de race pouvait se dégager d'un paysan ou d'un homme du peuple sain et honnête de la même manière que d'un aristocrate digne de ce nom. Il y a une raison à cela : de même que, dans la noblesse, certaines traditions profondes ont longtemps réussi à protéger la pureté du sang, ainsi des conditions favorables particulières, à la campagne, dans la nature, ou des occupations et des mœurs saines ont pu produire le même effet chez d'autres éléments, non aristocratiques, d'un peuple donné.

Le mot de « sang », outre celui de « race », a eu une signification précise et vivante fort différente de celle qu'il a aujourd'hui et qui est essentiellement d'ordre biologique et scientifique. On dit par exemple « bon sang ne ment pas » et on parle d'« instinct du sang ». Il y a des injures qui sont « sanglantes », des situations dans lesquelles « le sang ne fait qu'un tour ». Que veut dire tout cela ? Au plus profond de chaque être humain, bien au-delà de la sphère des concepts abstraits, du raisonnement discursif et des conventions sociales, il existe des instincts qui ont une forme déterminée, il peut se produire des réactions directes et absolues, qui sont normales chez l'homme « racé » mais qui ne se manifestent que d'une manière sporadique chez l'homme de la rue, dans des cas extrêmes et dans des situations exceptionnelles.

S'agit-il ici d'impulsions propres à la vie animale et biologique ? Il serait imprudent de l'affirmer. Les forces en question, les réactions instinctives de l'homme « racé », loin d'être des prolongements des instincts animaux, les démentent souvent et imposent à l'existence une norme supérieure, forçant cet homme à obéir à une certaine « ligne », à un style fait de maîtrise, de tension intérieure et d'affirmation, qui devient chez lui naturel et spontané. Les réactions de la race n'ont de commun avec les instincts animaux que l'immédiateté et la précision : elles ne relèvent pas du raisonnement ou de considérations intellectuelles mais sont spontanées et manifestent l'être dans sa totalité. Ce n'est pas tout : elles investissent aussi l'intellect, car elles se manifestent dans des formes directes, particulières, de sensibilité, de jugement et d'examen. La race, le sang, fournit à l'homme des preuves qui sont indiscutables et qui, en tant que telles, sont aussi directes que celles qui sont fournies par des sens sains et normaux. De même que personne ne se demande pourquoi la couleur rouge est rouge, ainsi un certain nombre d'évidences précises et naturelles sont propres à l'homme « racé », tandis que l'homme moderne, cérébral et dégénéré, en est réduit à avancer pour ainsi dire à tâtons, cherchant à remédier à la perte du sens de la vue par celui du toucher à l'aide de l'intelligence discursive, de sorte qu'il va d'une crise à l'autre sans pouvoir en résoudre aucune et adopte des critères conformistes.

C'est sur ce plan que la race doit être comprise et vécue. La race vit dans le sang et même plus profondément encore, à une profondeur où la vie individuelle communique avec une vie supra-individuelle, qui ne doit cependant pas être comprise du point de vue naturaliste (en tant que « vie de l'espèce ») mais comme un domaine dans lequel des forces réellement spirituelles sont à l'œuvre.

Les anciens le savaient bien : que l'on pense aux cultes rendus aux lares, aux Pénates, aux héros fondateurs, au « démon » de la gens, entités qui symbolisaient toutes le mystère du sang et les forces mystiques de la race.

La science peut sans doute mettre en évidence l'importance de l'hérédité au moyen des résultats obtenus par la génétique, la démographie et la pathologie. Tout cela peut favoriser le réveil d'un sentiment de race mais ne peut pas le provoquer. Il faut donc une réaction intérieure, à laquelle le mythe en tant qu'idée force, idée créatrice peut contribuer plus efficacement que n'importe quelle considération scientifique. Nous avons déjà indiqué quel est ce mythe : c'est la race en tant que source de plénitude, de supériorité et d'affirmation de soi. Il y a des hommes vulgaires et des hommes racés. A quelque classe sociale qu'ils appartiennent, ces hommes constituent une aristocratie dans laquelle vit encore un mystérieux héritage immémorial.

C'est pourquoi le racisme a une valeur d'épreuve, de réactif, même dans ses formulations les plus générales. Les réactions de tel ou tel individu aux idées racistes sont une sorte de baromètre qui révèle

la « quantité » de race présente dans la personne en question. Dire oui ou non au racisme n'est pas une simple alternative intellectuelle, ce n'est pas un choix subjectif et arbitraire. Celui qui dit oui au racisme est celui chez qui la race vit encore ; au contraire, celui qui a été vaincu intérieurement par l'anti-race et chez qui les forces originelles ont été étouffées par des détritiques ethniques dus à des croisements, des processus de dégénérescence ou un style de vie bourgeois, efféminé et intellectualiste qui a perdu contact depuis des générations avec tout ce qui est vraiment originaire, s'y oppose et cherche des alibis dans tous les domaines pour justifier son aversion et discréditer le racisme.

On ne saurait trop insister sur le fait que ce point est quasiment une prémisse de tout exposé sérieux du racisme. Le fascisme fait appel aujourd'hui à tous ceux chez qui la race n'est pas encore éteinte.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Conséquences du sentiment de race

Le comte de Gobineau qui, d'un certain point de vue, peut être considéré comme le père du racisme moderne, ne fit pas mystère de l'origine profonde de sa doctrine. Ce qui l'amena à écrire *Essai sur l'inégalité des races* (1853) fut son opposition complète au « marécage démocratique et égalitaire » dans lequel les nations européennes ne cessent de s'enfoncer.

C'est précisément ce pathos qui doit accompagner toute attitude raciste cohérente et produire des effets déterminés dans le domaine politico-social. Bien entendu, ces déductions ne peuvent aller que dans le sens des éléments fondamentaux de l'idéologie fasciste, qu'elles renforcent et, pour ainsi dire, dynamisent.

Être racistes signifie en fait se dresser contre le mythe démo-maçonnique selon lequel la valeur suprême est l'« humanité » au singulier et tous les êtres sont par essence égaux et frères. En réalité, cette mythique humanité postulée par l'évangile des « droits de l'homme », soit n'existe pas, soit n'a pas la moindre importance pour nous, car elle constitue non un plus mais un moins.

Pour clarifier le point de vue raciste, nous dirons que nous n'entendons nullement contester que la grande majorité des êtres humains possèdent un certain nombre d'éléments communs. Toutefois, les aspects sous lesquels leur différence est évidente et incontestable sont tout aussi réels. Nous devons

prendre position sur leur importance respective et, là encore, il s'agit d'un test de nos vocations intérieures.

Le racisme, nous pouvons le dire avec certitude, va de pair avec l'esprit classique, dont la caractéristique fut l'exaltation de tout ce qui a une forme, un visage, une individuation, par opposition à tout ce qui est informe, commun et indifférencié. L'idéal classique, nous ajouterions même aryen, est celui du cosmos, c'est-à-dire d'un ensemble de natures et de substances très individualisées, organiquement et hiérarchiquement reliées les unes aux autres dans un tout : ce n'est pas l'idéal plus ou moins romantique ou panthéiste du chaos en tant que principe qui, par son indifférenciation, est supérieur à tout ce qui a une forme.

Dans cet ordre d'idées, nous pouvons dire que l'« humanité » idéale du mythe démo-maçonnique nous apparaît comme un dénominateur commun ou un substrat collectif, qui n'a d'intérêt pour nous que sous les formes vivantes, concrètes et bien définies dans lesquelles il s'articule. Ces formes sont précisément les races, qui doivent être comprises comme des unités du point de vue de la langue et de l'instinct aussi bien que de l'esprit. Par conséquent, le raciste reconnaît la différence et veut la différence : pour lui, être différent, être soi-même, n'est pas un mal mais un bien.

Quand la fameuse « humanité » existe-t-elle vraiment ? Quand un monde bien articulé dégénère en un monde chaotique, collectiviste, indifférencié, qui ne peut être conçu que comme stade terminal et effrayant d'un processus de désintégration et de nivellement sociaux et spirituels.

Ce n'est qu'alors que, dans l'hypothèse où il subsisterait encore quelques différences au physique entre les êtres humains, ces différences pourraient être considérées comme accidentelles, superflues, insignifiantes et négligeables. Voilà ce qui se cache derrière le mythe égalitaire et l'idéologie démo-maçonnique.

Dans la vision raciste de la vie, a contrario, toute différence – même physique – est symbolique : l'intérieur se manifeste extérieurement, l'extérieur est le symbole, le signe ou le symptôme de quelque chose d'intérieur ; ce sont là les principes fondamentaux d'un racisme intégral.

De notre point de vue romain et fasciste, il est particulièrement important d'insister sur la tendance classique susmentionnée du racisme : volonté de forme, aversion pour tout ce qui est indifférencié, retour aux principes de notre ancienne sagesse : connais-toi toi-même et sois toi-même. Fidélité à sa

nature, c'est-à-dire à son sang et à sa race : c'est là la contrepartie intérieure, éthique et spirituelle des données de la génétique, de la science de l'hérédité et de la biologie qui servent à formuler le racisme scientifique.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Hérédité raciale et tradition

Plus particulièrement, quelle est la signification profonde de la loi de l'hérédité sur le plan de l'expérience personnelle ?

Cette signification est double. D'abord, c'est le dépassement de la conception libérale, individualiste et rationaliste de l'individu : pour la conscience raciste, l'individu n'est pas une sorte d'atome, d'entité en soi, qui ne vit et n'a de valeur que pour soi. Au contraire, le racisme conçoit et met en valeur l'individu par rapport à une communauté donnée à la fois dans l'espace (en tant que race d'individus vivants) et dans le temps (en tant qu'unité d'une lignée, d'une tradition, d'un sang). En ce qui concerne le premier aspect, c'est-à-dire la valeur de l'individu comme fonction organique d'un tout dans l'espace, il y a une autre convergence du racisme et de la conception totalitaire corporative du fascisme. Quant au second aspect, c'est-à-dire l'unité dans le temps, la conscience raciste donne un sens à la fois plus vivant, plus énergique, plus profond à ce que le langage courant appelle « tradition ». En effet, on attribue trop souvent à ce terme un sens purement « historiciste », culturel et humaniste, quand il n'est pas carrément rhétorique. Lorsqu'on entend par là la somme des créations, des acquisitions et des croyances héritées de nos prédécesseurs, on est loin de faire ressortir l'essentiel, le substrat le plus profond de toute tradition digne de ce nom. Ce substrat, c'est le sang, la race vivante, le sentiment d'être reliés non pas tant aux créations de nos ancêtres qu'aux forces même dont leurs œuvres dérivèrent – forces qui demeurent dans notre sang, dans les strates les plus mystérieuses et les plus sacrées de notre être. C'est ainsi que le racisme vivifie et rend concret le concept de tradition : il accoutumera l'individu à voir chez nos ancêtres non pas une série de « morts » plus ou moins illustres mais l'expression de quelque chose qui vit encore en nous et à quoi nous sommes toujours intérieurement reliés. Nous sommes porteurs d'un héritage qui nous a été transmis et que nous devons à notre tour transmettre – et, dans cette conscience, il y a quelque chose qui est au-delà du temps, quelque chose qui nous permet de commencer à discerner ce que nous avons appelé ailleurs la « race éternelle ».

Venons-en maintenant au second sens de l'idée raciste d'hérédité, celui qui nous permet de comprendre le racisme comme une réfutation explicite de la théorie lamarckienne et aussi, en partie, de la théorie marxiste de l'influence du milieu.

Il est faux d'affirmer que le milieu détermine les individus et les races. Le milieu, qu'il soit naturel, historique, social ou culturel, ne peut influencer que le phénotype, c'est-à-dire le mode extérieur et contingent de manifestation, chez un individu ou un groupe donné, de certaines tendances héréditaires et raciales, qui resteront toujours l'élément principal, originel, essentiel et incoercible. Être raciste signifie donc être explicitement conscient et savoir concrètement que ce sont des forces enracinées au plus profond de nous-mêmes et non pas les influences mécaniques et impersonnelles du milieu qui sont vraiment déterminantes pour notre vie, notre caractère et nos vocations. C'est là un point de vue qui ouvre la voie à de nouvelles perspectives historiques. En effet, il s'oppose à la théorie du milieu en tant qu'elle considère que les grandes civilisations du passé furent déterminées par la géographie, les conditions climatiques et, dans un sens étroit, historiques, l'économie et ainsi de suite. Au contraire, l'homme est la force décisive qui, souvent même dans un milieu hostile, a façonné les diverses civilisations – toutefois, il faut le répéter, non pas l'homme dans l'abstrait mais l'homme comme représentant d'une race, tant corporelle que spirituelle. Cette race extérieure et intérieure explique non seulement que, dans un peuple donné pris dans son ensemble, une vocation donnée est propre à des groupes donnés d'individus mais aussi que, dans un milieu donné et dans une époque donnée, ce fut une civilisation de guerriers et non de marchands, ou d'ascètes et non d'humanistes, qui naquit. Dans chaque cas, les forces irrésistibles ou, plus précisément, fatidiques qui vivent en nous, façonnent notre nature et sont liées au mystère des origines, sont décisives.

Quel est le lien entre l'individu et, en général, la personnalité humaine et ces forces ? Il pourrait sembler qu'avec le racisme on tombe dans une forme intériorisée de déterminisme : la race serait tout et la personnalité en tant que telle rien. C'est pourquoi on peut avoir l'impression d'être confronté à un vague collectivisme, à un retour à l'esprit du clan, à la promiscuité de la horde sauvage. La réalité est bien différente. On peut affirmer avec raison que – abstraction faite de problèmes d'ordre spécifiquement métaphysique –, si l'individu n'est rien en dehors de la race, la race, d'une certaine manière, n'existe pas non plus en dehors de l'individu, ou mieux de la personnalité.

Pour clarifier cette formulation, il convient de rappeler l'aspect « aristocratique » déjà souligné dans des expressions telles que celle d'« être racé » ou d'« avoir de la race ». D'une manière quelque peu paradoxale, on pourrait dire que la race n'existe vraiment que chez ceux de ses représentants qui « ont de la race ». En d'autres termes, la race est un héritage en même temps qu'un substrat collectif. Bien qu'elle tende à s'exprimer chez tout le monde et y parvienne effectivement d'une façon ou d'une autre, elle ne se réalise pleinement et parfaitement que chez quelques-uns – et c'est justement ici que s'affirment l'action et la signification de l'individu, de la personnalité. Chez les hommes vraiment supérieurs, la race se réalise, s'actualise à son plus haut degré, qui est en même temps le point culminant des valeurs de la véritable personnalité. L'hérédité raciale peut être comparée à un patrimoine. Il n'y a aucun déterminisme, car les descendants sont libres de l'utiliser à leur guise ; ils

peuvent le conserver, pour le préserver, le cultiver et le faire fructifier, tout comme ils peuvent choisir de le dissiper et le détruire. De ce qui lui a été fourni par une hérédité biologique et spirituelle spécifique, l'individu peut donc, s'il reste fidèle à sa race, tirer les forces nécessaires pour atteindre une perfection personnelle et représenter l'incarnation parfaite de l'idéal d'une race toute entière, ou il peut contaminer cet héritage, le dilapider et le mettre à la merci des déterminismes auxquels donnent lieu les croisements et les métissages, en conséquence de quoi il sera tôt ou tard submergé par des influences paralysantes ou dissolvantes.

La conscience raciste, si elle reconnaît la signification et la fonction de la personnalité dans la race, vise à faire prendre conscience à l'individu des responsabilités qu'il a à l'égard de l'utilisation de sa liberté par rapport au patrimoine racial biologique et spirituel qu'une longue chaîne de générations lui a transmis.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Race et nation

Il n'est aucun raciste, pas même le plus extrémiste, qui ne soit prêt à reconnaître que des expressions telles que « race italienne », « race allemande », « race anglo-saxonne » et même « race juive » sont scientifiquement incorrectes, car, dans ce domaine, il convient au contraire de parler de peuples ou de nations, aucun peuple et aucune nation ne pouvant prétendre correspondre à notre époque à une race pure et homogène unique.

Nous l'expliquerons plus tard en faisant valoir qu'aujourd'hui, s'agissant de la race, on ne fait plus appel aux grandes catégories générales de l'anthropologie ancienne, qui se limitait à parler de races blanche, noire, rouge, jaune, etc., mais on se réfère à des unités ethniques plus individuées et plus originelles, qui, d'une certaine manière, pourraient être comparées aux corps simples, ou « éléments », qui, dans la chimie, servent de base à l'étude des composés. Les peuples et les nations actuels seraient donc des composés, plus ou moins stables et homogènes. Ainsi, par exemple, pour Deniker, le mot de « race » se réfère à un ensemble de caractéristiques qui se rencontraient à l'origine chez un ensemble d'individus, mais qui, aujourd'hui, sont éparpillées dans des proportions variables dans les divers groupes ethniques qui sont précisément les peuples et les nations modernes, groupes qui se distinguent les uns des autres essentiellement par la langue, le mode de vie, les coutumes, etc.

Quelles sont les relations entre l'idée nationale et l'idée raciale ?

Où réside l'élément le plus important : dans la nation ou dans la race ? Quelque épineux qu'il soit, ce problème doit être abordé, car, si notre position venait à manquer de clarté en la matière, il serait impossible de comprendre le sens et la justification de tous les aspects pratiques et « opératifs » du racisme et surtout de la sélection raciale. Les nations et les peuples sont tous deux des synthèses. On peut reconnaître que les éléments qui figurent dans cette synthèse ne sont pas uniquement raciaux, si l'on conçoit la race comme une entité purement ethnique et anthropologico-biologique. Mais ce n'est pas là notre conception de la race. Pour nous, la race est une entité qui se manifeste à la fois dans le corps et dans l'esprit. Les différentes formes de culture, d'art, de religion, d'éthique et ainsi de suite sont des manifestations de la race de l'âme et de la race de l'esprit. Donc les éléments non ethniques et non anthropologiques qui permettent de définir une nation peuvent aussi être l'objet de recherches « racistes ».

A présent, il convient de dire quelques mots des conséquences du métissage. Faisons d'abord remarquer que, lorsque des races hétérogènes se croisent, il n'en résulte pas seulement (ou pas toujours) chez les descendants une dénaturation des traits caractéristiques propres des types purs correspondants. En fait, on peut observer un hybridisme plus grave dans ses effets, c'est-à-dire une descendance chez laquelle la race du corps d'un type donné ne correspond plus ni à la race de l'âme, ni à la race de l'esprit qui devraient normalement s'y rapporter et auxquelles elle était liée à l'origine. Il en résulte nécessairement une disharmonie et, souvent, une cassure intérieure.

En outre, il est nécessaire de s'étendre sur la généralisation de deux concepts propres à la théorie mendélienne de l'hérédité des croisements : celui de dominant et celui de récessif.

Dans un croisement, il peut arriver que, dans la descendance, les caractéristiques de l'un des deux types croisés viennent à prédominer pendant une ou plusieurs générations, au point de créer l'illusion qu'aucun mélange, qu'aucun abâtardissement, ou hybridisme, ne s'est produit. Ce qu'est qu'une simple apparence. Les « gènes », c'est-à-dire les potentialités héréditaires, de l'autre type aussi se transmettent et agissent dans la descendance, mais sous une forme latente : ils sont, pour ainsi dire, en embuscade, du fait que, pendant un certain temps, l'influence des « gènes » propres au premier type prédomine. Mais, à un moment ou à un autre, ils réapparaîtront, s'affirmeront de manière visible et produiront une forme correspondante. Ces caractéristiques latentes constituent le caractère « récessif », l'autre constituant au contraire le caractère « dominant ».

Alors que, dans le domaine strictement biologique et dans le monde des espèces naturelles – végétales et animales –, le facteur « récessif » et le facteur « dominant », dans leur alternance, sont sujets à des lois objectives et impersonnelles, un facteur spirituel entre encore en jeu dans le contexte des races

humaines. Un caractère reste « dominant » dans des croisements qui ne dépassent pas certaines limites, aussi longtemps que la race reste dans un état de tension, pour ainsi dire présente à elle-même. Quand cette tension créatrice se relâche, le caractère « dominant » cesse de l'être et des influences externes, que celui-ci avait forcé à demeurer « récessives », c'est-à-dire simplement latentes, s'affirment à leur tour.

Maintenant que ces notions élémentaires de doctrine de la race ont été expliquées, nous pouvons aborder le problème des rapports entre la race et la « nation », ou entre la race et le « peuple ». Nous avons dit que, à rigoureusement parler, les nations et les peuples actuels sont des entités ethniques mixtes, qui sont arrivées à leur forme présente à travers diverses vicissitudes historiques. Ils sont des points d'interférence, non seulement entre diverses « races du corps », mais aussi entre diverses « races de l'esprit », qui forment le substrat le plus profond d'éléments de civilisations et d'influences culturelles variées. Le point de vue prédominant sur la nation au cours de l'époque démocratique était « historiciste » et agnostique : on évitait le problème de la genèse et de la composition d'une communauté donnée, on présentait les nations comme des faits accomplis et on s'efforçait simplement de maintenir dans un certain équilibre les diverses forces qui y étaient à l'œuvre, souvent même de manière contradictoire.

Avec le racisme et, en même temps, les nouveaux concepts racistes d'Etat et de nation définis par le fascisme, le point de vue est tout autre. La question des origines nationales ne peut plus être évitée, lorsqu'il est admis que la ligne de conduite politique ne peut pas être le « système de l'équilibre », mais la direction ferme de l'Etat et de la nation par une élite, un noyau représentant l'élément le plus valable et le plus digne de tous – au point qu'il est souhaitable qu'il imprime son cachet sur le tout. Ici, il est donc nécessaire de formuler la question de la formation des nations d'une manière différente, qui n'est plus « historiciste ». A l'origine de toute véritable tradition nationale nous voyons une race relativement pure et homogène, au moins en tant que race dominatrice d'autres races, qu'elle a assujetties ; nous constatons que, au cours des siècles, cette race originelle a traversé des épreuves dramatiques et parfois même tragiques, qu'il y a eu des époques et des civilisations où elle s'est affaiblie, que des influences étrangères ont fini par faire partie des unités politico-sociales qu'elle avait créées, que les lois naturelles de la race ont été trahies et qu'un mélange s'est produit dans le domaine des créations culturelles et spirituelles, du fait de l'accueil en son sein d'éléments d'autres races, qui ont fait en sorte que ce qui avait conservé jusque-là un caractère « dominant » ne persiste que sous une forme atténuée, « récessive ». Nous constatons aussi des résurrections sporadiques de la race originelle et de la tradition originelle, sa tendance à se maintenir malgré tout, à se libérer ou à se réaffirmer, à produire de nouveau des formes et des conceptions fidèles à sa nature propre.

Toute notre « histoire nationale » doit être écrite et enseignée conformément à cette nouvelle façon de voir, non pas en vue d'une connaissance abstraite ou de récriminations stériles, mais pour favoriser des

décisions intérieures et une formation précise de la volonté. Il faut donc s'imprégner de l'idée que, dans le composé qu'est la « nation », il a toujours existé et il existera toujours une « race supérieure ». Tout ce qui, venant de l'extérieur, de races différentes, s'ajoute à la tradition nationale formée par cette race n'a eu et n'aura une valeur constructive, en principe, que dans l'exacte mesure où la source raciale dont il provient est similaire à celle du noyau originel et que règnent les conditions en vertu desquelles ce noyau originel peut conserver, particulièrement dans le domaine spirituel, son caractère « dominant ». Autrement, ce qui s'est ajouté s'avère soit inutile, soit paralysant, voire même dissolvant. Pour ce qui est de l'avenir, si nous devons naturellement veiller à maintenir la cohésion et l'intégrité de la synthèse, nous devons aussi avoir conscience du danger de « laisser faire le reste » à l'histoire. Nous devons au contraire faire en sorte que la partie la plus racialement valable de chaque nation se maintienne, ou mieux se développe dans les générations futures et que les éléments les moins valables, ou simplement secondaires, ne se renforcent pas au point de prévaloir.

Un œil exercé devra s'habituer à discerner les aspects cachés des diverses vicissitudes et des différentes périodes des « histoires des nations » – y compris sur le plan racial – et à y découvrir l'alternance d'influences d'éléments qui, de récessifs, deviennent dominants (et vice-versa) et donnent lieu à des périodes, ou cycles, qui ne sont nullement les étapes d'un processus homogène et continu, mais les symptômes et les manifestations de l'une ou de l'autre de ces composantes qui se sont mêlées par croisement dans les nations au cours de l'histoire.

De ce point de vue, la race, dans le sens de « race supérieure », signifie certainement quelque chose de plus que la simple « nation », c'est l'élément directeur et formateur de la nation et de sa civilisation dominante. Et ceci est parfaitement conforme à l'idée fasciste. En fait, le fascisme, s'écartant en cela du national-socialisme et le dépassant, refuse de dissocier la « nation » de l'Etat. Pour le fascisme, c'est l'Etat qui fonde et anime la nation. Cependant, l'Etat, à son tour, n'est pas une entité abstraite et impersonnelle : dans la conception fasciste, l'Etat est l'instrument d'une élite politique, des meilleurs éléments de la « nation ». Le racisme permet de faire un pas de plus en avant : cette élite est destinée à faire revivre l'héritage de la race la plus grande et de la tradition la plus haute qui est présente dans le composé nationale. Lorsque Mussolini déclara en 1923 : « Rome est toujours et sera toujours, demain et dans les siècles à venir, le puissant cœur de notre race : elle est le symbole impérissable de notre vitalité », il indiqua explicitement la direction d'une décision inéluctable : la race idéale de la nation italienne est la race de Rome, c'est celle que nous avons appelé précisément la race aryo-romaine.

Nous devons également rappeler ce que disait Mussolini, toujours en 1923, à l'élite fasciste : « Vous représentez vraiment le génie de la vieille et merveilleuse race qui, si elle a vécu des heures difficiles, n'a jamais connu les ténèbres du déclin. Si elle a parfois semblé affaiblie, elle n'en a pas moins réapparu de façon encore plus lumineuse. » Nous avons là l'exacte correspondance de ce que nous venons d'exposer dans une terminologie raciale au sujet de la persistance héréditaire de la race primordiale et des

vicissitudes liées à l'alternance des caractères « dominant » et « récessif » dans le développement des histoires « nationales ».

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Éléments pour une éducation raciale (6)

Signification de la prophylaxie raciale

En Allemagne, comme chacun sait, des mesures pour prévenir la transmission de dégénérescences héréditaires aux descendants ont été prises il y a quelque temps sur la base des résultats de l'application de la théorie de l'hérédité à la race, à l'hygiène raciale et à la démographie. Il n'est pas nécessaire ici d'examiner plus avant la justification de ces mesures. Faisons simplement remarquer que, même si, dans de nombreux cas, il n'est pas possible, selon nous, de déterminer la validité des lois de l'hérédité de façon absolue, l'idée d'une simple probabilité de risque devrait suffire à forcer tout homme doté d'une conscience morale à adopter une ligne de conduite précise et à réfréner en lui tout ce qui peut lui être dicté par l'instinct aveugle ou le simple sentiment. Même dans ces cas, un sentiment inné de responsabilité et de noblesse prend le dessus sur les impulsions de la vie naturelle, se manifeste et se fait sentir chez quiconque a vraiment de la race.

Il en va naturellement de même des croisements avec des races inférieures, non européennes et l'on sait bien que l'une des circonstances qui ont favorisé les prises de positions racistes en Italie a été la nécessité de prévenir le métissage dans notre nouvel empire colonial. Mais, là encore, ce qui devrait être déterminant, dans tous les cas où une personne, par caprice et par passivité devant ses impulsions sensuelles ou ses sentiments, favorise une contamination de la race, c'est une disposition d'esprit, jointe à une claire conscience de commettre une véritable trahison envers son sang et ses ancêtres, en même temps qu'un crime contre ses descendants. Ici, bien entendu, la pureté raciale au sens absolu n'est pas une condition nécessaire: si le type général est déjà « mixte », il est d'autant plus nécessaire de le préserver de tout métissage et de toute contamination similaire qu'un type « mixte » ne possède pas les caractères « dominants » du type pur, qui, dans des circonstances particulières, sur lesquelles nous reviendrons, peut parfois absorber et dominer, sans subir aucune altération, des éléments raciaux relativement hétérogènes introduits dans la souche à la suite d'un croisement.

La protection contre le métissage et la mise à l'écart des éléments chez lesquels la race est déjà affectée sont donc les principaux aspects du racisme prophylactique et sont l'objet des mesures propres à ce que

l'on appelle l'hygiène raciale, qui n'est évidemment pas sans avoir des liens étroits avec la démographie en général. Notre racisme va cependant au-delà : il propose de promouvoir une action qui ne soit pas seulement négative, ou défensive, mais aussi positive, c'est-à-dire une action de renforcement et de sélection interne. Dans ce contexte, bien entendu, il ne saurait être question, comme dans le précédent, d'une législation au sens strict : l'objectif fondamental est au contraire la formation d'un instinct, le développement d'une sensibilité. La question qui se pose ici est celle, fort délicate, du choix conjugal, y compris chez des personnes du même peuple. En matière de sélection, c'est là le seul domaine où l'on puisse passer de la théorie à la pratique et agir d'une manière effective, afin que la race des générations futures d'une nation donnée et donc d'une nation en général se purifie graduellement, s'élève et se rapproche toujours davantage du type propre au noyau supérieur, ou « supra race », présent dans ce peuple.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Race et esprit

Nous avons dit que, dans la conception totale du racisme fasciste, la race ne se réduit pas à la simple entité biologique. L'être humain n'est pas seulement un corps, mais aussi une âme et un esprit. Cependant, jusqu'à présent, l'anthropologie scientifique soit était fondée sur une conception matérialiste de l'être humain, soit, même si elle reconnaissait la réalité de principes et de forces non matérielles chez l'homme, posait le problème racial du seul point de vue corporel.

Les idées sur les relations entre la race, le corps et l'esprit manquent aussi de clarté dans de nombreuses formes de racisme contemporain et on peut même y remarquer de dangereuses déviations, dont, évidemment, les adversaires du racisme ne manquent pas de tirer le plus grand profit. De notre point de vue, il faut donc prendre clairement position contre ce racisme qui considère toute faculté spirituelle et toute valeur humaine comme le simple effet de la race au sens biologique et réduit ainsi d'une manière consternante le supérieur à l'inférieur, plus ou moins dans le même esprit que le darwinisme et la psychanalyse. Mais, en même temps, il est nécessaire de prendre aussi position contre ceux qui, tirant profit d'un racisme qui s'en tient aux questions anthropologiques, génétiques et biologiques, affirment que la race existe, mais qu'elle n'a rien à voir avec les problèmes, les valeurs et les activités proprement spirituels et culturels de l'homme.

La position que nous défendons en affirmant que la race existe dans l'esprit aussi bien que dans le corps dépasse ces deux points de vue. La race est une force profonde qui se manifeste à la fois dans le domaine corporel (la race du corps) et dans le domaine psycho-spirituel (la race intérieure, la race de l'esprit). La pureté raciale au sens plein existe lorsque ces deux manifestations correspondent, c'est-à-

dire que la race du corps est conforme à la race de l'esprit, ou race intérieure, de telle sorte que celle-là puisse exprimer celle-ci de la manière la plus adéquate.

L'aspect révolutionnaire de ce point de vue est évident. L'affirmation selon laquelle il existe une race de l'âme et de l'esprit contredit le mythe égalitaire et universaliste, y compris sur les plans culturel et éthique, vient à bout de la conception rationaliste de la « neutralité » des valeurs et, en un mot, affirme le principe et la valeur de la différence sur le plan spirituel comme sur le plan matériel. Une toute nouvelle méthodologie en découle. D'abord, devant une philosophie donnée, on se demandait si elle était « vraie » ou « fausse » ; devant une morale donnée, on exigeait des éclaircissements sur les notions de « bien » et de « mal ». Eh bien, du point de vue de la mentalité raciste, tout ceci est dépassé : elle n'est pas confrontée à la question de savoir ce qu'est le bien et le mal. Elle se demande pour quelle race une conception donnée peut être vraie, pour quelle race une forme donnée peut être valable et « bonne ». On pourrait en dire autant des formes juridiques, des critères esthétiques et même des systèmes de connaissance de la nature. Une « vérité », une valeur ou un critère qui peut être valable et salubre pour une race donnée peut ne pas l'être du tout pour une autre race, qui, si elle l'adopte, peut dénaturer et s'altérer. Ce sont là les conséquences révolutionnaires qui, dans le domaine de la culture, des arts, de la pensée, de la sociologie, dérivent de la théorie des races de l'âme et de l'esprit et non de la seule race du corps, c'est-à-dire, pour utiliser la terminologie que nous avons adoptée dans d'autres ouvrages, du racisme de deuxième et de troisième degré et non du seul racisme de premier degré.

Il convient cependant de préciser à la fois les limites du point de vue que nous venons d'exposer et la distinction qu'il faut faire entre la race de l'âme et la race de l'esprit. La race de l'âme concerne la forme du caractère, la sensibilité, l'inclination, le « style » d'action et de réaction et l'attitude d'un individu à l'égard de ses propres expériences. Nous sommes donc dans le domaine de la psychologie et de la typologie : cette science des types est devenue ici le racisme typologique, ou typologie raciste, discipline que Clauss a appelée psycho-anthropologie. De ce point de vue, la race, comme nous l'avons dit ailleurs, est « un groupe humain défini non par la possession de telles ou telles caractères psychiques et corporels, mais par le style qui se manifeste à travers celles-ci ». Il en ressort que l'analyse raciste est plus profonde que l'analyse purement psychologique. La psychologie définit et étudie certaines dispositions et certaines facultés dans l'abstrait. Certains racistes ont cherché à leur tour à répartir ces dispositions et ces facultés dans les diverses races. De son côté, le racisme de second degré ou, si vous préférez, la psycho-anthropologie procède autrement. Il affirme que toutes ces dispositions, bien que de façon différente, sont présentes dans les diverses races, mais que, dans chacune de ces races, elles revêtent une signification et une « fonctionnalité » différentes. C'est ainsi qu'il ne soutiendra pas, par exemple, qu'une race est caractérisée par l'héroïsme et qu'une autre l'est au contraire par le mercantilisme. Il y a dans toutes les races des hommes qui ont des dispositions héroïques ou mercantiles. Mais, si ces dispositions sont présentes en lui, l'homme d'une race donnée les manifestera conformément à cette race et se distinguera ainsi d'un homme de race différente, qui, en exerçant ces activités ou en déployant ces qualités, suivra un « style » différent. Il y a donc différentes manières,

conditionnées par la race intérieure, d'être un héros, un chercheur, un marchand, un ascète, etc. Le sentiment de l'honneur, tel qu'il apparaît, par exemple, chez l'homme de race nordique, n'est pas le même que celui qui se manifeste chez l'homme de race « occidentale » ou levantine. On pourrait en dire autant de la « loyauté » et ainsi de suite.

Tout ceci a donc été dit pour expliquer la signification du concept de « race de l'âme ». Le concept de « race de l'esprit » s'en distingue parce qu'il ne concerne plus les différents types de réaction de l'homme à l'égard du milieu et le contenu de l'expérience normale qu'il fait tous les jours, mais ses différentes attitudes à l'égard du monde spirituel, supra-humain et divin, tel qu'il s'exprime dans la forme propre aux systèmes spéculatifs, aux mythes, aux symboles et aux diverses expériences religieuses elles-mêmes. Là encore, il existe des « invariants » ou, si vous préférez, des « dénominateurs communs », des similarités d'inspiration et d'attitude, qui renvoient à une cause interne différenciatrice, qui est précisément la « race de l'esprit ».

Il convient cependant de signaler une limite évidente au critère raciste de la « différence » et de la dépendance des valeurs à l'égard des différences de race. La dépendance est réelle et décisive, même dans le domaine des manifestations spirituelles, s'agissant des créations propres à un type « humaniste » de civilisation, c'est-à-dire d'une civilisation où l'homme s'est privé de toute possibilité d'un contact effectif avec le monde de la transcendance et a perdu toute véritable compréhension des connaissances relatives à ce monde et propres à une tradition vraiment digne de ce nom. En revanche, dans une civilisation vraiment traditionnelle, l'influence des « races de l'esprit » ne dépasse pas un certain point, elle ne concerne pas le contenu, mais uniquement les diverses formes d'expression que, chez un peuple ou chez un autre, dans un cycle de civilisation ou dans un autre, des expériences et des connaissances identiques et objectives dans leur essence ont revêtues parce qu'elles appartenaient effectivement à un plan supra-humain.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

La signification profonde du racisme

Si nous avons ainsi résumé le sens qu'a pris le concept de « race » dans les recherches modernes, nous n'avons toujours pas dépassé le domaine des définitions abstraites, comme nous devons le faire pour préciser ce que la race doit représenter concrètement aujourd'hui pour l'individu et, par conséquent, ce que la conscience raciale doit véritablement signifier. C'est là le point fondamental. Pour le traiter, il importe de se référer à l'expérience directe.

L'expression courante d'« homme racé » ne date pas d'hier. En règle générale, elle renvoyait à un concept aristocratique. De la masse des individus ordinaires et médiocres se détachent des êtres « racés », c'est-à-dire des êtres supérieurs, « nobles ». Cette noblesse, cependant – il est bon de le rappeler – n'impliquait pas nécessairement le blason : cette impression de race pouvait se dégager d'un paysan ou d'un homme du peuple sain et honnête de la même manière que d'un aristocrate digne de ce nom. Il y a une raison à cela : de même que, dans la noblesse, certaines traditions profondes ont longtemps réussi à protéger la pureté du sang, ainsi des conditions favorables particulières, à la campagne, dans la nature, ou des occupations et des mœurs saines ont pu produire le même effet chez d'autres éléments, non aristocratiques, d'un peuple donné.

Le mot de « sang », outre celui de « race », a eu une signification précise et vivante fort différente de celle qu'il a aujourd'hui et qui est essentiellement d'ordre biologique et scientiste. On dit par exemple « bon sang ne ment pas » et on parle d'« instinct du sang ». Il y a des injures qui sont « sanglantes », des situations dans lesquelles « le sang ne fait qu'un tour ». Que veut dire tout cela ? Au plus profond de chaque être humain, bien au-delà de la sphère des concepts abstraits, du raisonnement discursif et des conventions sociales, il existe des instincts qui ont une forme déterminée, il peut se produire des réactions directes et absolues, qui sont normales chez l'homme « racé » mais qui ne se manifestent que d'une manière sporadique chez l'homme de la rue, dans des cas extrêmes et dans des situations exceptionnelles.

S'agit-il ici d'impulsions propres à la vie animale et biologique ? Il serait imprudent de l'affirmer. Les forces en question, les réactions instinctives de l'homme « racé », loin d'être des prolongements des instincts animaux, les démentent souvent et imposent à l'existence une norme supérieure, forçant cet homme à obéir à une certaine « ligne », à un style fait de maîtrise, de tension intérieure et d'affirmation, qui devient chez lui naturel et spontané. Les réactions de la race n'ont de commun avec les instincts animaux que l'immédiateté et la précision : elles ne relèvent pas du raisonnement ou de considérations intellectuelles mais sont spontanées et manifestent l'être dans sa totalité. Ce n'est pas tout : elles investissent aussi l'intellect, car elles se manifestent dans des formes directes, particulières, de sensibilité, de jugement et d'examen. La race, le sang, fournit à l'homme des preuves qui sont indiscutables et qui, en tant que telles, sont aussi directes que celles qui sont fournies par des sens sains et normaux. De même que personne ne se demande pourquoi la couleur rouge est rouge, ainsi un certain nombre d'évidences précises et naturelles sont propres à l'homme « racé », tandis que l'homme moderne, cérébral et dégénéré, en est réduit à avancer pour ainsi dire à tâtons, cherchant à remédier à la perte du sens de la vue par celui du toucher à l'aide de l'intelligence discursive, de sorte qu'il va d'une crise à l'autre sans pouvoir en résoudre aucune et adopte des critères conformistes.

C'est sur ce plan que la race doit être comprise et vécue. La race vit dans le sang et même plus profondément encore, à une profondeur où la vie individuelle communique avec une vie supra-

individuelle, qui ne doit cependant pas être comprise du point de vue naturaliste (en tant que « vie de l'espèce ») mais comme un domaine dans lequel des forces réellement spirituelles sont à l'œuvre.

Les anciens le savaient bien : que l'on pense aux cultes rendus aux lares, aux Pénates, aux héros fondateurs, au « démon » de la gens, entités qui symbolisaient toutes le mystère du sang et les forces mystiques de la race.

La science peut sans doute mettre en évidence l'importance de l'hérédité au moyen des résultats obtenus par la génétique, la démographie et la pathologie. Tout cela peut favoriser le réveil d'un sentiment de race mais ne peut pas le provoquer. Il faut donc une réaction intérieure, à laquelle le mythe en tant qu'idée force, idée créatrice peut contribuer plus efficacement que n'importe quelle considération scientifique. Nous avons déjà indiqué quel est ce mythe : c'est la race en tant que source de plénitude, de supériorité et d'affirmation de soi. Il y a des hommes vulgaires et des hommes racés. A quelque classe sociale qu'ils appartiennent, ces hommes constituent une aristocratie dans laquelle vit encore un mystérieux héritage immémorial.

C'est pourquoi le racisme a une valeur d'épreuve, de réactif, même dans ses formulations les plus générales. Les réactions de tel ou tel individu aux idées racistes sont une sorte de baromètre qui révèle la « quantité » de race présente dans la personne en question. Dire oui ou non au racisme n'est pas une simple alternative intellectuelle, ce n'est pas un choix subjectif et arbitraire. Celui qui dit oui au racisme est celui chez qui la race vit encore ; au contraire, celui qui a été vaincu intérieurement par l'anti-race et chez qui les forces originelles ont été étouffées par des détritiques ethniques dus à des croisements, des processus de dégénérescence ou un style de vie bourgeois, efféminé et intellectualiste qui a perdu contact depuis des générations avec tout ce qui est vraiment originaire, s'y oppose et cherche des alibis dans tous les domaines pour justifier son aversion et discréditer le racisme.

On ne saurait trop insister sur le fait que ce point est quasiment une prémisse de tout exposé sérieux du racisme. Le fascisme fait appel aujourd'hui à tous ceux chez qui la race n'est pas encore éteinte.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

La question des races spirituelles

Nous avons dit que la race se manifeste dans l'esprit aussi bien que dans l'âme et dans le corps. La recherche des races de l'esprit a un caractère très particulier et elle est encore aujourd'hui embryonnaire : à l'exception de notre contribution personnelle, bien peu de choses ont été faites dans ce domaine, qui est cependant très important pour l'élaboration d'une politique raciste globale. En Allemagne, elle est liée à ce que l'on appelle le Kampf um die Weltanschauung, qui est la « lutte pour la vision du monde », c'est-à-dire une lutte conforme à la race : les visions générales du monde moderne peuvent effectivement être considérées comme des expressions des différentes races de l'esprit. Mais, dans ce combat, en Allemagne, les slogans politiques et les « mythes » se substituent dans une trop grande mesure aux connaissances précises et scientifiques.

La science des races de l'esprit ramène aux origines et se développe parallèlement à une morphologie des traditions, des symboles et des mythes primordiaux. De ce fait, il est inutile de nous intéresser exclusivement au monde moderne et de vouloir y trouver une ligne conductrice : dans le monde moderne, dans la culture moderne, il n'existe que de lointains reflets, de vagues survivances et des ersatz des races de l'esprit. En ce qui concerne la race de l'âme, il est encore possible d'en éveiller dans une certaine mesure la conscience et d'en faire l'expérience directe : il n'y a qu'à faire appel à des qualités de caractère, de réaction intérieure immédiate, de style, à des aptitudes qui ne sont ni apprises, ni construites, mais qui sont innées, que, par conséquent, soit nous possédons, soit nous ne possédons pas et qui sont liées au sang et même, comme nous l'avons dit, à quelque chose de plus profond que le sang, de sorte que rien ne peut les remplacer.

La race de l'âme est liée à la vie sociale et donc, quel que soit l'individu chez qui elle existe, mais à l'état latent, dans des cas typiques, tels que des épreuves ou des crises, il est toujours possible de la forcer à se révéler et d'en découvrir le visage et la force.

La tâche est beaucoup plus difficile quant aux races de l'esprit. Ce que l'on entend généralement par « esprit » aujourd'hui et même depuis plusieurs siècles n'a pas grand-chose à voir avec l'esprit tel que nous le concevons. Aujourd'hui, il s'agit en fait d'un domaine profondément normalisé et médiocre, où il est très difficile de retrouver ce que peut être un instinct sur un plan supérieur. En matière de savoir, l'ensemble des connaissances modernes a un fondement expérimental rationaliste ; comme elles tirent leur forme et leur évidence de facultés qui sont plus ou moins les mêmes dans tous les êtres humains, ces connaissances, selon l'opinion générale, sont d'autant plus utiles, « positives » et « scientifiques », qu'elles peuvent être acquises, reconnues, acceptées et appliquées par n'importe quel homme, quelles que soient sa race et sa vocation. Dans le domaine de la culture comme dans ceux de l'art et de la pensée, tout se réduit plus ou moins à des positions subjectivistes, à des « créations » qui ont souvent le caractère de feux d'artifice : elles sont aussi brillantes par leur lyrisme ou leur capacité critico-dialectique que dénuées de racines profondes.

Dans un monde et une culture qui, dans ces conditions, ont perdu presque tout contact avec la réalité vraiment transcendante, il serait donc difficile de mener une recherche visant à identifier le « style » de l'expérience de la transcendance et la « forme » des attitudes possibles de l'homme envers la transcendance : ce qui revient précisément à faire des recherches sur la « race de l'esprit ».

Nous devons donc porter notre attention sur ce monde où la spiritualité véritable et la réalité métaphysique étaient vraiment les forces centrales formatives de la civilisation, dans tous ses aspects, sur le plan mythologico-religieux comme sur le plan juridico-social : le monde des civilisations pré-modernes et « traditionnelles ». Une fois que, de cette façon, nous aurons acquis des points de référence, nous pourrions nous intéresser de nouveau au monde actuel et découvrir les diverses influences qui, presque comme des échos, émanent encore de telle ou telle race de l'esprit dans ce monde épuisé et dans cette culture essentiellement « humaniste », c'est-à-dire déterminée essentiellement par le seul élément humain.

Ici, nous ne ferons qu'un examen très rapide de la typologie des races de l'esprit : ceux qui veulent des éléments supplémentaires utiles à la formation de la conscience raciale doivent se référer à nos deux œuvres : Synthèse de doctrine de la race et surtout Révolte contre le monde moderne, ainsi qu'à la sélection et à la traduction des écrits de Bachofen que nous avons publiées sous le titre de La razza solare – Studi sulla storia segreta dell'antico mondo mediterraneo.

Un écrivain grec de l'antiquité a dit : « Il existe des races qui, situées à égale distance des deux, oscillent entre la divinité et l'humanité. » Certaines de ces races ont fini par avoir pour base le premier élément et d'autres le second, c'est-à-dire l'« humanité ».

Le premier cas définit la « race solaire » de l'esprit, dite aussi « race olympienne ». L'élément plus qu'humain lui apparaît naturel, comme l'élément humain apparaît naturel aux autres. C'est pourquoi, dans ses relations avec le monde métaphysique, elle ne connaît pas l'étrangeté et la transcendance : ce qui lui est étranger et lointain, c'est au contraire l'élément humain. C'est aussi pourquoi elle a un sentiment de « centralité », ce qui justifie qu'elle soit définie précisément comme une « race solaire », caractérisée par un style fait de calme, de puissance, de souveraineté, d'invincibilité et d'intangibilité, auquel fait allusion l'autre expression qui la désigne : « race olympienne ».

A l'opposé de la « race solaire » de l'esprit est la race « tellurique » ou « chthonienne ». Ici, l'homme tire le sentiment de soi d'une relation obscure, sauvage avec les forces de la terre et de la vie dans leur aspect « inférieur », ténébreux : d'où un lien sombre avec le sol (dans l'antiquité, ce fut le culte des « démons » de la végétation et des forces élémentaires), le fatalisme, en particulier en ce qui concerne la mort, le sentiment de la caducité de l'individu, qui se dissout dans la substance collective de la lignée et dans le devenir.

Suit la « race lunaire » ou « démétrienne » : de même que la lune est un soleil éteint, ainsi la race lunaire, contrairement à la race « olympienne », est dépourvue du sentiment de centralité spirituelle, parce qu'elle vit la spiritualité passivement, comme un reflet et que le « style » de la race « olympienne », fait d'affirmation et de virilité calme, lui est étranger – c'est le fondement d'une expérience « contemplative » de type essentiellement panthéiste. Le terme « démétrien » dérive de ce que les anciens cultes des Grandes Mères de la nature reflètent d'une manière caractéristique cette race, cette spiritualité qui est sous le signe « féminin », sous la forme, pour ainsi dire, d'une calme lumière diffuse, ou du sentiment d'un ordre éternel, spirituel et naturel à la fois, qui permet à l'individu d'oublier son 'angoisse existentielle et son individualité même. Le matriarcat fut souvent le type de société de la race lunaire, tandis que le droit paternel, ou patriarcat, fut toujours une forme propre à la race solaire ou à celles qui en dérivèrent.

Vient ensuite la « race titanique » : elle a le même lien que la « race tellurique » avec les forces élémentaires, avec l'élément profond, violent, irrationnel de la vie, mais ce qui caractérise son style, ce n'est pas la promiscuité ou l'identification passive, c'est l'affirmation, la volonté, la virilité, même s'il est privé de lumière, de liberté intérieure. Seul le héros, Héraclès, libère le Titan, Prométhée – nous verrons ce que cela signifie.

La désignation curieuse de « race amazonienne » se rapporte au style d'une expérience qui, dans son essence, est « lunaire » et, dans un sens analogique, féminine, mais qui adopte des formes d'expression affirmatives, « viriles », comme l'Amazone adopte la manière d'être du guerrier.

En ce qui concerne la « race aphrodisienne » de l'esprit, il ne faut pas voir dans cette expression une référence pure et simple au domaine érotico-sexuel, mais plutôt un style de vie « épicurien dans le sens le plus large. En font donc partie tous les raffinements des formes de la vie matérielle, la culture dans le sens esthétique, donc une spiritualité qui oscille entre l'amour de la beauté et de la forme et le plaisir des sens.

Le style propre à une expérience où l'exaltation des pulsions et l'intensité sont liées au sentiment et n'offrent que des solutions extatiques confuses, donc lunaires dans leur passivité et leur absence de forme définie, de sorte qu'elles ne peuvent mener à aucune libération intérieure, mais seulement à des moments d'évasion, est le style qui définit la «race dionysiaque».

La dernière race de l'esprit est celle des « héros ». « Héros », ici, doit être pris, non pas dans son sens habituel, mais dans celui qui dérive de l'enseignement d'Hésiode sur les quatre âges du monde : le héros a toujours une nature solaire ou olympienne, mais elle existe en lui à l'état latent, ou plus exactement d'une manière potentielle et ne peut être actualisée que par un dépassement de soi actif, dans lequel se manifestent en lui, même si elles ont une fonction fort différentes, certaines des caractéristiques du style de l'homme titanique, ou dionysiaque.

Ce ne sont là, bien sûr, que des indications générales. Mais celui qui approfondira assez une typologie de ce type pour faire preuve de discernement en la matière verra l'histoire – l'histoire des civilisations comme celle des mœurs et des religions – sous un jour complètement nouveau. Ce qui lui semblait auparavant homogène lui apparaîtra comme une combinaison de divers éléments. A travers l'histoire, il reconnaîtra la continuité de veines profondes, sources communes de groupes de manifestations individuelles et collectives en apparence distinctes et dispersées dans le temps et l'espace. Et, même dans les formes moins insignifiantes de la culture moderne, il pourra s'orienter et pressentir çà et là des affleurements ou des adaptations de ces formes originales des races de l'esprit.

Un autre problème serait celui d'établir la correspondance qui, en principe, devrait exister entre les races d'esprit, de l'âme et du corps. A titre indicatif, la race solaire et la race héroïque s'accordent avec le style de la race du corps de l'« homme actif », du dolichocéphale nordico-aryen et du dolichocéphale aryo-occidental. La race lunaire aurait sa meilleure expression dans les caractéristiques psychiques et somatiques de la race alpine et des derniers représentants de cette très ancienne race méditerranéenne qui peut être désignée sous le terme générique de « pélasgique ». La race aphrodisienne et la race dionysiaque pourraient bien s'adapter à certaines branches de la race occidentale, en particulier dans ses formes celtiques ; la race dionysiaque, même du type désertique ou baltico-oriental et dans ses aspects les plus tourmentés, à la race levantine. Un élément titanique pourrait bien s'exprimer dans l'âme et le corps de l'homme de race phallique. Enfin, il faudrait à l'élément tellurique des composantes raciales physiques dérivées de souches non-aryennes ou pré-aryennes, comme, par exemple, celles qui sont présentes dans le type afro-méditerranéen, en partie dans l'élément sémitique (orientaloïde), etc.

C'est un domaine de recherches nouveau et vaste, pour lequel il s'agit essentiellement de susciter dans la jeune génération l'intérêt qu'il mérite : ce n'est qu'alors que ce qui a déjà été appris pourra recevoir

les développements appropriés et servir de base à une conscience véritablement globale et totalitaire de la race.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

Que faut-il entendre par « race » ?

Qu'entend-on par « race » ? Voici certaines des définitions les plus connues : « La race est une unité vivante d'individus de la même origine qui ont les mêmes caractéristiques corporelles et spirituelles » (Woltmann) ; « C'est un groupe humain qui se distingue de tout autre groupe humain par une réunion spécifique de caractères somatiques et de propriétés psychiques qui se montre toujours semblable à elle-même » (Günther) ; « C'est un type héréditaire » (Topinard) ; « C'est une souche définie par des groupes d'hommes qui ont le même génotype (c'est-à-dire les mêmes caractères héréditaires) et non d'hommes qui ont la même forme extérieure » (Lenz, Fischer) ; « C'est un groupe défini non par la possession de tel ou tel caractère spirituel ou corporel mais par le style qui s'y manifeste » (Claus).

Nous n'avons pas pris ces définitions au hasard. Chacune marque une progression qui correspond à celle qui a eu lieu ces dernières décennies dans la théorie de la race. À l'origine la race se résumait à un concept anthropologique. Or l'anthropologie a perdu son sens ancien et étymologique d'« étude de l'homme » dans son ensemble pour revêtir celui d'une science naturelle particulière qui étudie l'homme sous l'angle des caractéristiques qui font de lui une espèce naturelle parmi d'autres.

Au début le concept de race était donc purement naturaliste et descriptif : de même que les différentes espèces animales et végétales étaient décrites dans leur évidente inégalité, ainsi les êtres humains étaient distribués dans des catégories distinctes essentiellement selon leurs caractères physiques et somatiques. Par conséquent le critère était purement « statistique » et quantitatif : la race était définie par les caractères communs à la majorité des individus.

Les premières recherches anthropologiques s'arrêtaient aux éléments morphologiques les plus évidents : la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, la stature, les traits du visage, les proportions, la conformation crânienne. L'introduction de la mensuration constitua un premier progrès : on calcula en chiffres les proportions du corps, on mesura les indices crâniens et les angles faciaux. Les techniques descriptives cherchèrent ainsi à devenir « positives » par des méthodes numériques. Ensuite la psychologie fut mise à contribution : on essaya d'identifier les qualités héréditaires qui correspondaient ou étaient présumées correspondre aux divers groupes humains.

La première anthropologie avait aussi considéré l'hérédité : une fois que les différences morphologiques entre les êtres humains furent observées, il parut naturel de conclure à la persistance de ces différences chez leurs ancêtres comme chez leurs descendants. Néanmoins l'élément « hérédité » ne revêtit une importance particulière que dans l'anthropologie récente, qui est déjà proche du racisme au sens strict. D'où les définitions de Topinard, de Lenz et de Fischer que nous avons mentionnées plus haut. Dans le racisme moderne la théorie de l'hérédité est fondamentale. Il y est affirmé, contrairement aux conceptions qui avaient cours dans l'ancienne anthropologie, que ce qui doit être attribué en propre à une race, ce ne sont pas tous les caractères ou les qualités qui se rencontrent dans un groupe humain donné mais uniquement ceux qui peuvent être transmis héréditairement.

Ce n'est pas tout. Après avoir constaté un certain nombre de modifications extérieures (aussi appelées paravariations) qu'un type donné peut subir pour diverses raisons, sans toutefois qu'elles soient transmises héréditairement, on formula la distinction fondamentale entre le génotype et son phénotype. Le « gène » est pour ainsi dire une potentialité : c'est la force qui produit un type ou une série de types, qui peut varier dans certaines limites bien déterminées. La forme extérieure (extérieure dans un sens général, car la théorie de l'hérédité appliquée à l'homme considère non seulement les caractères morphologiques, physiques mais aussi les qualités psychiques), qui, de naissance en naissance, dérive du génotype peut en effet varier et peut apparemment s'éloigner du type originel normal au point de devenir méconnaissable. Cette forme extérieure s'appelle le phénotype. Chez les espèces naturelles on a pu constater que les modifications relatives au phénotype n'affectent pas l'essence. Sous l'influence de phénomènes qui sont extérieurs au phénotype (qu'ils soient subjectifs ou du milieu), la potentialité du génotype se comporte quasiment comme une substance élastique : elle semble perdre, dans certaines limites, sa forme propre mais elle la reprend, aussitôt que cesse le stimulus, dans les types auxquels elle donne naissance dans les générations suivantes. Un exemple typique nous en est donné par le monde végétal : la primevère produit à température normale des fleurs rouges, alors qu'elle en produit des blanches dans un milieu surchauffé. Une de ces plantes est mise en serre et, si les graines sont transplantées de nouveau dans un milieu surchauffé, il en sortira, dans la série des nouvelles plantes, des fleurs blanches. Mais si, après un certain temps, une graine de ces plantes est semée dans un milieu qui est à température normale, une plante à fleurs rouges réapparaîtra, identique à son ancêtre. La variation du phénotype n'est donc pas essentielle mais transitoire et illusoire. La potentialité reste intacte, conforme au type originel.

Ce qui est héréditaire et, selon les conceptions les plus récentes, « racial », ce ne sont pas les formes extérieures en elles-mêmes mais les potentialités, les manières constantes de réagir à des diverses circonstances, d'une manière éventuellement différente mais toujours en conformité avec certaines lois.

C'est là le fondement de la conception actuelle de la race. Avec la définition susmentionnée de Clauss, le fondateur de la psycho-anthropologie, nous progressons vers une certaine « spiritualisation » de ce que l'on appelle le génotype : l'essence de la race est recherchée dans un « style », dans une manière d'être. La race devient ici une sorte de « ligne » constante qui s'exprime non seulement dans les caractères physiques, c'est-à-dire dans la race du corps, mais aussi dans la manière d'utiliser certaines qualités ou caractères psychiques, comme nous le verrons de plus près ultérieurement. C'est ce style, lui-même héréditaire, qui définit un groupe donné d'individus qui, par rapport à d'autres groupes qui ont un style différent, constitue une race.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

La race et les origines

De ces aperçus sur le champ propre aux recherches du racisme du troisième degré ressort clairement l'importance qu'a pour notre doctrine l'étude des origines et donc aussi la science de la préhistoire. Mais il faut introduire des critères révolutionnaires dans ces disciplines et en évacuer résolument certains préjugés de la mentalité positiviste et scientiste qui, favorisés par un climat historique qui est maintenant dépassé, n'en persistent pas moins dans les formes les plus courantes sous lesquelles elles sont généralement enseignées. Nous aborderons deux points.

Le premier est le préjugé évolutionniste, en vertu duquel, en relation étroite avec le préjugé progressiste et historiciste, le monde des origines et de la préhistoire est interprété comme le monde sombre et sauvage d'une humanité semi-bestiale, qui, progressivement, laborieusement, serait devenue « civilisée » et capable de culture. Le racisme, cependant, affirme qu'il existait aux époques préhistoriques des peuples qui, en plus de la pureté raciale qu'ils perdirent par la suite, avaient une haute spiritualité.

Ces peuples n'étaient assurément pas « civilisés » dans le sens que ce terme a pris à l'époque moderne en raison du développement de la connaissance expérimentale, de la technique et des systèmes juridiques positifs, mais ils avaient des qualités de caractère et une vision spirituelle très spécifique du monde, fondée sur des communications réelles avec des forces de nature supra-humaine, vision qui ne provenait pas d'une « réflexion », mais d'une expérience, se manifestait dans des traditions, s'exprimait et se développait par des symboles, des rituels et des mythes.

A cet égard, même les limites des recherches actuelles sur la préhistorique se sont déplacées : les hypothèses racistes les plus complètes sur la question des origines nous ramènent à environ dix mille ans avant notre ère, alors qu'il avait jusque-là semblé risqué d'examiner des civilisations remontant à 2000 ou 3000 ans avant notre ère. En ce qui concerne le cadre général du problème de la « descendance », il faut prendre résolument position contre le darwinisme. La souche de l'humanité à laquelle appartiennent les races supérieures anciennes, ou contemporaines, ne descend pas du singe – de l'homme simiesque de l'ère glaciaire – l'homme de Néandertal, l'homme du Moustérien, ou l'homme de Grimaldi – comme le reconnaissent d'ailleurs de plus en plus aujourd'hui même ceux qui n'ont pas de connaissances approfondies en matière de racisme. L'homme simiesque ne correspond qu'à un cep humain donné, en grande partie disparu, dont seuls certains éléments se sont incorporés à des souches humaines très distinctes et supérieures, qui semblent plus récentes que ce cep – ce qui crée l'illusion qu'elles en « descendent » – uniquement parce qu'elles sont apparues sur les mêmes terres à une époque ultérieure, en provenance de régions qui avaient été en grande partie détruites ou dévastées par des cataclysmes et des mutations climatiques. Les races préhistoriques de l'homme de Cro-Magnon et de l'homme d'Aurignac appartiennent à ces souches supérieures.

Il est très important de saisir la signification vivante de ce changement de perspective propre à la conception raciste : le supérieur ne peut pas émaner de l'inférieur. Dans le mystère de notre sang, dans les profondeurs de notre être, l'hérédité des temps primordiaux revit, mais cette hérédité n'a pas pour nature la brutalité, les instincts animaux et sauvages déchaînés, comme le prétend la psychanalyse juive et comme il est malheureux que l'accréditent l'évolutionnisme et le darwinisme : cette hérédité des origines, ce patrimoine héréditaire qui vient de lointains mythes est au contraire une hérédité lumineuse. La force de l'atavisme, comprise comme force des bas instincts, ne fait pas partie de ce patrimoine héréditaire fondamental : elle est au contraire soit quelque chose qui est à l'origine d'un processus de dégradation, d'involution et de déclin, au cours duquel elle s'est renforcée, processus qu'évoquent sous une forme mythique les traditions de la quasi-totalité des peuples, soit l'effet d'une contamination, d'une hybridation avec un élément étranger, avec les résidus de l'homme de l'ère glaciaire : c'est la voix d'un autre sang, d'une autre race, d'une autre nature, qu'il est arbitraire d'appeler humaine. Dans tous les cas auxquels s'applique la formule paulinienne (*) selon laquelle « deux âmes luttent dans mon cœur », c'est dans ce sens qu'il convient d'interpréter les vues qui viennent d'être exposées. Seul l'homme en qui parle l'autre hérédité (celle qui est le résultat d'une hybridation) trouve vrai le mythe de l'évolution et le darwinisme, parce que cette autre hérédité est devenue tellement forte et étouffante qu'il ne sent plus la présence de la première en lui.

L'autre préjugé combattu par le racisme est celui qui est contenu dans la formule connue *Ex Oriente lux*. L'idée persiste encore aujourd'hui chez certains que les civilisations les plus anciennes sont celles qui naquirent dans le bassin oriental de la Méditerranée, ou dans l'« Asie occidentale » : c'est d'elles, puis de la religion juive, que la lumière serait venue en Occident, qui, jusqu'à une période relativement récente, en particulier dans les régions du Nord, serait resté grossier et barbare. Le racisme, même ici, permet un

changement complet de perspective. Pour nous, ces civilisations asiatiques n'ont rien d'original et encore moins de pur. La civilisation supérieure des races blanches et, en général, indo-européennes n'est pas d'origine orientale, mais occidentale et nordico-occidentale. Comme nous l'avons déjà mentionné, à cet égard, la préhistoire que nous découvrons aurait semblé fabuleuse jusqu'à ces dernières années. Face à la lumière de cette préhistoire nordico-occidentale et aryenne, les formations de l'Asie orientale nous apparaissent déjà crépusculaires et hybrides, à la fois au plan spirituel et au plan racial. Ce qu'elles ont de vraiment grand et lumineux provient de l'action civilisatrice originelle de noyaux de la race dominante nordico-occidentale qui se portèrent jusqu'à ces régions.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit de l'italien par B. K.

(*) « Due anime lottano in mio petto », qui n'a pas d'autre traduction que « deux âmes luttent dans mon cœur/ma poitrine » pose problème pour plusieurs raisons. D'abord, cette citation ne se trouve pas chez Paul de Tarse, pas plus qu'elle ne figure chez Platon (le traducteur de l'édition française (*Éléments pour une éducation raciale*, Pardès, 1996) a cherché à contourner cette difficulté, en traduisant « parole paoline » par « formule platonicienne », probablement parce qu'il pensait que « paoline » (« pauliniennes ») était une interpolation et que « paoline » devait se lire « platonique » (« platoniciennes »). Quand bien même ce serait le cas, Platon, dans la tradition pythagoricienne, spéculait sur l'existence, non pas de deux, mais de trois âmes, l'immortelle et la mortelle, celle-ci étant divisée en deux parties, l'âme mâle et l'âme femelle. Dans un contexte chrétien, il n'est guère que les manichéens qui aient parlé de l'existence de « deux âmes » dans l'homme et l'expression n'avait pas la moindre signification raciale pour eux. L'une de ces âmes, issue du Dieu bon, était le principe des bonnes actions, l'autre, issue de la Puissance des Ténèbres, était le principe des mauvaises actions. L'extrait le plus proche du passage que cite Evola est de Goethe : « Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust » (*Faust*, I, v. 1112-1117), traduit en italien par « Due anime, Ohimé! vivono nel mio petto » et n'a non plus aucune signification raciale. De plus, le verbe « wohnen » indique une coexistence, voir une union des « deux âmes », plutôt qu'un conflit.